



## Éloge du civilisé

# Subtils prosateurs, Veilletet et Kauffmann ensoleillent nos jours avec des livres et des vins choisis à l'unisson.

Les êtres vraiment civilisés se font rares en France par les temps qui courent. Y compris parmi la gent scribouillarde qui brame ses émois dans le patois de la télé et du cinoche et, souvent, s'avère aussi inculte que l'énarque lambda. D'où le bonheur singulier que l'on goûte en relisant l'œuvre de Pierre Veilletet, mort au début de l'hiver dernier : sept livres réédités en un seul volume par **Arléa** sous le titre générique *Oui j'ai connu des jours de grâce*, préfacé par Catherine Guillebaud.

De fait, c'est par le truchement de ses amis Guillebaud que j'ai fréquenté ce prosateur subtil et élégant, inconnu au bataillon des best-sellers mais prisé par un parti d'aficionados. Veilletet fut dans le civil rédacteur en chef de *Sud-Ouest* et ne se hasarda à publier ses livres – de brefs romans, des récits intimistes – qu'au milieu des années 1980, presque à regret tant il se tenait en retrait du parisianisme littéraire.

Civilisé, ce dandy charmeur l'était jusque dans la texture de ses fabulations. Il pianotait sa mélancolie sur les claviers d'une sensibilité affinée par le commerce des écrivains nuancés, des alcools racés, de quelques lieux élus et fantasmés : Gênes, Lisbonne, Séville, Hambourg. Landais de souche, Bordelais d'adoption, il revendiquait une ascendance flamande pour cautionner sa familiarité avec Ruysdael ou Van Goyen mais l'Espagne des arènes peintes par Goya et des *Ménines* de Vélasquez était une autre de ses patries d'élection.

Dans les replis de son intériorité cohabitaient des souvenirs de son enfance gasconne et les joyaux épars d'une culture "bordelaise" : Mauriac, les crus du Médoc et les sorti-

lèges de cette presqu'île, La Ville de Mirmont, les pibales, les mascarons sur les façades XVIII<sup>e</sup>, la lamproie, les mythologies rugbystique et taoumarchique, les quais où Francis Jammes se grisait de songeries exotiques.

Son verbe était fastueux, sa prose mélodieuse, son anglomanie délicieusement anachronique. Il se voulait plus tweed, plus clubman que nature, et ne dédaignait pas de dérouter en convoquant pêle-mêle le

de la libération de Jean-Paul Kauffmann, dans sa maison landaise où, chaque printemps, ses proches commémorent sa levée d'érou. Vingt-cinq ans déjà et aussi peu de livres que Veilletet. Kauffmann est lui aussi un être civilisé dont l'hétérodoxie de la culture, la parcimonie des publications et l'art de filouter en dilettante les saveurs de l'existence suggèrent le rapprochement avec le citoyen d'honneur des Chartrons.



*Inconnu au bataillon des best-sellers, Pierre Veilletet jouait de son verbe fastueux et d'une prose mélodieuse.*

romantisme kitsch de Friedrich ou le jazz de Chicago dans la brocante à la Huysmans de son musée imaginaire.

Rien de plus joliment élaboré que ce snobisme au énième degré dont il n'était pas dupe et qu'il surjouait pour nous servir une poésie des entre-deux pimentée d'une ironie pudique. Le désarroi n'était ni feint ni outré, les blessures plus irrémédiables que la nostalgie au demeurant plausible des âges révolus où les vrais lettrés tenaient un rang.

Nous évoquons la mémoire de Veilletet le 4 mai, jour anniversaire

Apreuve son livre de parution récente, *Remonter la Marne*, promenade nonchalante au long d'un fleuve où les mânes du Simenon des années 1930 rejoignent en péniche celles des poilus de 1914-1918. Napoléon a patrouillé dans ces parages ennoblis par Dom Pérignon puisque la Marne arrose le vignoble champenois et Kauffmann en connaît aussi intimement les terroirs que les extérieurs de la saga impériale.

Botaniste à ses heures, historien à sa sauce, esthétisant sur les bords, érudit à la façon d'un Ruskin ou d'un Mérimée,

il sait comme personne décrire un parfum et, comme Veilletet, hisser une chose vue à l'altitude d'un symbole. Sa balade jusqu'au plateau de Langres est une traversée de la mémoire française, jansénisme inclus.

Veilletet, Kauffmann : deux amateurs éclairés de ce chant du monde qui ensoleille les jours pour peu que l'on sache s'absenter de la barbarie ambiante avec des livres choisis et des vins à l'unisson, dans des décors cadrés par le discernement... du civilisé. On comprend qu'ils aient fraternisé. Le commerce épisodique de l'un m'a enluminé les neurones ; l'amitié au long cours de l'autre me consolerait presque d'être venu trop tard dans un monde trop vieux. ●